



DR

L'homme de l'ombre

Abilio Estevez réinvente dans ses livres un Cuba qu'il a quitté il y a dix ans.

C'est en 2000 qu'Abilio Estevez a quitté Cuba et La Havane où il est né en 1954. « *Je n'en pouvais plus* », dit-il. Il a profité du succès mondial de son premier roman, *Ce royaume t'appartient*, publié d'abord en Espagne chez Tusquets en 1997 (en France, traduit chez Grasset, le livre a reçu le prix du Meilleur roman étranger 1999), pour partir, avec sa mère, rejoindre à Barcelone son frère, qui y vivait déjà. C'est son éditeur, ensuite, qui s'est chargé de lui obtenir la nationalité espagnole, accordée en 2004 par décret royal. « *Une exception* », reconnaît-il. Alors, « *même si, de par la constitution de 1902, la nationalité cubaine ne se perd jamais* », quand Abilio Estevez veut rentrer chez lui, comme en 2008, visiter sa tante, décédée depuis, il doit demander un visa au consulat cubain le plus proche. La dernière fois, il avait trouvé le pays « *encore plus détérioré qu'au moment de [son] départ* ».

Il jure donc qu'il n'y retournera plus, « *même après la mort de Castro* » et ajoute : « *J'ai besoin de me fixer quelque part*. » Alors, pourquoi pas

Barcelone, où il habite dans un quartier « *familial* », tout près de la Sagrada Família. « *De toute façon, le Cuba que j'aime, je le porte dans mon cœur, ce Cuba qui sentait bon le jasmin, où l'on vivait dans la sérénité, même si les circonstances étaient déjà difficiles*. » Estevez, grand admirateur de Proust qu'il appelle « *le divin Marcel* », est toujours à la recherche du temps, du pays et du paradis perdu. Pourtant, il est né sous la dictature pro-américaine de Batista. A Marianao, un quartier de La Havane riche en belles plages, où des Américains avaient, dès la fin du XIX^e siècle, construit d'opulentes villas. Milieu modeste, le père d'Abilio Estevez était soldat, sa mère concierge dans une école. N'empêche qu'il conserve de ses premières années un souvenir enchanteur. D'autant qu'en 1959, avec la révolution castriste, c'est le grand chambardement : « *Mon père s'est retrouvé au chômage, et ma mère avait peur de représailles* », se souvient l'écrivain. Une peur plus fantasmée que fondée. « *Je n'ai jamais été persécuté* », reconnaît-il. Il a poursuivi ses études de lettres à l'université de La Havane. Et appris

notre langue à l'Alliance française. Il parle toujours bien français, même s'il le pratique peu. Il se souvient surtout de ses premières lectures de nos classiques : *Bug-Jargal* de Victor Hugo qu'adorait sa mère, *Le père Goriot*, *Nana*, *A rebours*, « *qui m'enchantent toujours, avec son esthétique décadente* », et Proust, bien sûr. A l'université, il découvre *Du côté de chez Swann* : « *Tout ce que je voulais écrire était déjà là*. »

Une porte vers la liberté. Triomphant de cette admiration qui aurait pu devenir inhibante, Abilio Estevez publie, dès le début des années 1980, plusieurs recueils de poèmes, essais, recueils de nouvelles et pièces de théâtre. Dans des maisons d'édition d'Etat, et sans problème. Si ce n'est en 1977, quand, à cause de son amitié pour Virgilio Pineira, un écrivain « *existentialiste à l'esthétique kafkaïenne* » qui affichait ouvertement son homosexualité, Estevez se voit intenter un procès pour « *scandale public* » parce qu'il avait été vu dans la rue en compagnie de jeunes gens. Il passera quelques jours en prison, et devra patienter jusqu'en 1980, « *dans l'angoisse* », pour être officiellement acquitté. A Cuba, les années 1970 furent, dit-il, « *particulièrement stalinienne* ». Mais l'écrivain ne se pose jamais en victime, qui avoue son peu d'intérêt pour la chose politique.

Dramaturge à l'origine, Abilio Estevez se considère comme un « *homme de l'ombre* ». Il a été correcteur et assistant metteur en scène dans plusieurs troupes théâtrales, jusqu'en 1997. Quand *Ce royaume t'appartient* lui offrit à la fois une renommée internationale et une porte vers la liberté.

Depuis, Abilio Estevez a publié deux autres romans, *Palais lointains* (Grasset, 2004) et *Le navigateur endormi*, qui paraît à la rentrée. Une machine complexe, conçue comme une allégorie, où un cyclone annoncé symbolise la révolution qui va venir bouleverser un petit monde dont tous les protagonistes vivent dans le passé. Devrait suivre, plus tard, *Le danseur russe de Monte-Carlo* qui vient de paraître en Espagne. L'histoire d'un Cubain venu à Barcelone retrouver un danseur qui avait été, disait-il, un ami de Serge Lifar. Encore une variation sur le thème de la mémoire, « *qui transforme le présent où on vit, comme si le passé, enrichi par l'imagination, était le seul endroit sûr où se réfugier* ». Proust n'aurait pas dit mieux.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Le navigateur endormi, Abilio Estevez, traduit de l'espagnol (Cuba) par Alice Seelow, Grasset, 21,50 euros, 496 p., ISBN : 978-2-246-74981-3, tirage : 4 500 ex., mise en vente : 1^{er} septembre.